

## Chambre 17, Alicia et Roberto Sanchez

Christiane Lahaie

Numéro 78, automne 1998

S'écrire jeune

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13683ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lahaie, C. (1998). Chambre 17, Alicia et Roberto Sanchez. *Moebius*, (78), 125–129.

CHRISTIANE LAHAIE

*Chambre 17*  
*Alicia et Roberto Sanchez*

Rien ne navigue entre la grève et la silhouette illuminée de l'Hôtel des brumes, rien sinon deux ou trois plumes laissées par un goéland en fugue. Rien ne flotte au-dessus de l'eau, sinon quelques lignes d'une mélodie indistincte. Mais plus on se rapproche et mieux on perçoit un air de jazz, joué avec un brin de nonchalance. À travers la grande baie vitrée du bar, on voit un musicien sans âge, auréolé de néon rouge et mauve. L'homme courtise l'ébène et l'ivoire. Il ne se rend même pas compte que ses manches de veston se sont usées à force de frôler les touches d'un piano qui ne lui appartiendra jamais. Ni qu'une mèche mordorée oscille sur son front, tandis qu'il balance la tête de gauche à droite. À ses côtés, un saxophoniste mince comme un roseau de buis se déhanche. On jurerait qu'il va se briser contre le vent. Sur sa lèvre supérieure, quelques gouttes de sueur perlent, mais elles restent captives sous une moustache de cendres. Par intermittence, son instrument jette des éclats de lumière tranchante à travers la pièce enfumée. Un phare qui s'allume et s'éteint pour guider les couples en perdition. Enfin, un peu en retrait, il y a cet autre musicien. Aussi grand, aussi massif que sa contrebasse. Il chante un peu faux. Cela est perceptible dès qu'il entonne les premières notes de *Tangerine*.

Mais personne ne se soucie d'un tel détail. Surtout pas Alicia et Roberto Sanchez qui, tous les soirs, s'installent à leur table, juste devant le trio de jazz. Le regard rivé aux moindres gestes que posent les musiciens, ils observent plus qu'ils ne parlent. La plupart du temps, ils se contentent de se tenir la main, comme s'ils s'agrippaient à une bouée de chair.

— Il fait froid ce soir. Tu n'as pas pris ton châle, ma chérie?

Alicia ne répond pas. Elle est trop occupée à vieillir, à écouter le chant muet de son sang. Seuls ses cheveux gris continuent de lui parcourir les épaules, pendant que sa peau flétrie prend l'aspect cireux des cierges qu'on n'allume plus. Qu'à cela ne tienne: Alicia se trouve toujours belle. On la courtise encore, bien qu'avec la discrétion des moines. On la contemple en silence, comme si elle nichait dans la nef d'une cathédrale. On se retient même de déposer des roses sauvages et des joncs à ses pieds, parce que Roberto Sanchez, son mari depuis les cinquante dernières années, ne la quitte jamais des yeux.

Alicia et Roberto s'étaient rencontrés à Caracas, à un âge où l'on ne se méfie pas assez du temps qui passe. Ils s'étaient aimés tout de suite, et épousés la semaine suivante. Lui étudiait l'architecture. Elle, l'histoire de l'art. Il avait persévéré; elle avait abandonné avec la venue du premier rejeton. Comme tout cela était dans l'ordre des choses, Alicia n'avait pas pleuré.

— C'est la fin de l'été. On n'y peut rien, c'est comme ça.

Roberto serre la main d'Alicia dans la sienne. Elle lui paraît osseuse et menue, semblable à une étoile de mer qui aurait séché au soleil. Il soupire. Avant, Alicia lui pressait les doigts en retour. Mais c'était avant qu'un ange noir débarque dans leur vie. Elle s'appelait Claudia. Elle était née dans la région de San Francisco. Roberto ne se souvenait plus du nom exact de la ville tant les hanches souples et les seins durs de cette femme l'avaient ému. Il était rentré à la maison après trois jours de galère pour demander pardon à Alicia. Elle lui avait accordé. Mais un petit pardon sec. Empoisonné. À partir de ce jour-là, elle avait gardé un silence obstiné au lit. Elle ne gémissait plus ni ne prononçait son nom en traînant le «r» entre deux respirations haletantes.

Le contrebassiste s'éponge le visage avant d'entamer *Summertime*. Il oublie toujours le second couplet. Peut-être ne l'a-t-il jamais appris. Roberto Sanchez s'en moque, lui qui ne saurait dire qui d'Alicia ou de Claudia il a aimée le plus.

— Tu crois qu'ils joueront *All blues*? La dernière fois, il a fallu le demander...

Alicia a froid jusque dans son ventre mûr. Elle ne s'habitue pas à sa douleur. Encore moins à l'amertume qui lui colle au palais comme une pelure de pêche. Elle sent sa main enfermée à double tour. Un loriot qui crie dans sa prison d'os. Roberto ignore tout. Du moins, elle veut le croire. Elle ne lui a jamais parlé de ce Danois pour le compte duquel Roberto avait dessiné les plans d'une villa. Alicia l'avait croisé alors qu'il sortait du bureau de son mari. Il l'avait aussitôt prise dans son grand regard bleu et elle avait compris qu'elle tenait sa revanche. Elle nourrissait le désir qu'elle avait de cet homme avec la même fébrilité que s'il s'était agi d'une bête fabuleuse et malade.

Un soir, il avait téléphoné chez l'architecte et c'est Alicia qui avait décroché le combiné. Il n'avait dit qu'une seule phrase. Il lui donnait rendez-vous dans un hôtel chic de la ville voisine. Elle y avait couru. Non plus par besoin de vengeance, mais par amour. Cela aussi, elle voulait le croire. Ils s'étaient retrouvés dans une suite du dernier étage, et l'homme l'avait caressée avec une fureur effrayante. Elle s'était emparée de son sexe dressé, puis l'avait relâché aussitôt, étonnée de sa propre audace. Il était entré doucement en elle, puis de plus en plus violemment. Il avait crié, pris dans la tourmente de leurs chairs vives. Alicia avait serré les dents sur sa jouissance. Elle se disait qu'elle était stupide, que tout cela était d'un banal. Puis l'homme s'était raidi une dernière fois, son corps tout entier tendu vers sa joie profonde. Il respirait avec peine. Une mèche brune adhérait à son front et Alicia l'avait écartée avant d'embrasser l'homme sur la bouche.

— Tu as l'air bien triste. À quoi penses-tu?

Le chanteur se repose, la tête appuyée sur sa contrebasse, pendant que les deux autres se risquent à interpréter *Take Five*. Ni l'un ni l'autre ne tient le rythme. Des jeunes gens un peu éméchés ont levé le ton et couvrent presque la musique. Roberto Sanchez ne peut pas le supporter. Il se retourne vers eux et les prie de se calmer. Les jeunes se taisent, intimidés par la voix grave et triste de ce prince déchu. Le saxophoniste s'incline en direction de Roberto, comme s'il voulait le remercier. L'architecte n'a rien

vu, trop pris par les plans d'un temple qu'il doit rebâtir sur des ruines. Il implore Alicia du regard. Réclame sa petite main cuivrée, pleine de rivières bleues.

— Ces enfants! Ça ne respecte rien!

Alicia se mord la lèvre. Roberto ne connaît pas le sens du mot «respect». Il ouvre en secret toutes les lettres qu'elle reçoit, puis les scelle après les avoir parcourues de ses yeux de glouton jaloux. Roberto ne sait rien, mais il se doute de tout. Le Danois avait fini par annuler son contrat avant de déguerpir. Alicia n'a jamais su qui d'elle ou de Roberto l'avait déçu. Oh, et puis, zut! Roberto avait beau piller son courrier, il ne la sauverait pas du regard bleu dans lequel elle s'était noyée pour de bon.

— Arrête de pleurer, Alicia... Tout le monde te regarde.

Roberto Sanchez s'agite sur sa chaise. Il a rattrapé la main glacée d'Alicia et sourit aux musiciens qui s'attaquent à *Que pasa*. La soirée s'étire et plusieurs couples ont quitté la salle. Le vase de cristal posé sur le piano reste vide, personne n'osant y déposer d'obole. Roberto Sanchez se dévoue et le remplit de billets de vingt dollars.

— Encore *Summertime*, s'il vous plaît...

Alicia a séché ses joues avec un mouchoir de soie. Il est vert comme de l'écume séchée. Elle le préfère à ceux que la direction de l'hôtel fournit et qui sentent tant l'humidité.

Elle se demande s'ils ont progressé sur l'océan, s'ils finiront pas couler comme les passagers du Titanic ou s'ils survivront à tous les chagrins du monde. Elle se demande si cet homme qu'elle a étreint dans une chambre inconnue, qu'elle continue d'aimer dans sa tête, a encore quelque pensée pour elle. Elle se tourne vers Roberto Sanchez, celui qui est revenu, qui est resté, qui s'accroche à elle pour ne pas sombrer. Alicia se dit qu'elle s'est habituée à Roberto comme à un air de jazz qu'on écoute pour ne pas oublier la jeune amante qu'on a déjà été. Qu'on sera toujours.

Tout à l'heure, Roberto l'escortera jusqu'à leur vaste chambre, à l'étage supérieur de l'Hôtel des brumes. Là où le brouillard se fait encore plus dense. Il la laissera prendre son bain la première, puis il fera sa toilette tandis qu'elle feindra le sommeil.

Quant au trio de jazz, il s'éclipsera derrière une lune pâle et vaporeuse, chacun de ses membres retournant à sa mémoire, à ce visage, à ce corps aux contours de plus en plus indéfinis. À ce lit froid qui tangue comme une chaloupe abandonnée en pleine mer.